A C T A U N I V E R S I T A T I S L O D Z I E N S I S
FOLIA LITTERARIA 26, 1989

Witold Konstanty Pietrzak

LIMITES DE L'AMBIGUÏTÉ?
- LECTURE D'UN FRAGMENT DE L'*HEPTAMÉRON*

Il n'est pas rare que la critique littéraire soit hésitante vis-à-vis du jugement à porter sur un texte donné. Nombre d'oeuvres aujourd'hui fort appréciées ont été, à leur naissance, sous-estimées et souvent condamnées - la littérature libertine du XVIII[e] siècle en est peut-être le meilleur témoignage. L'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre présente, à cet égard, un cas fort singulier[1]. La paternité de cette oeuvre a d'abord été contestée[2], puis les critiques se sont acharnés à la stigmatiser d'immoralité[3]. Au XX[e] siècle, qui se veut mature dans le domaine scientifique et libre de préjugés propres aux temps passés, la critique, certainement plus prudente qu'avant, a cependant suivi la voie héritée de la tradition qui consiste à appliquer de façon hâtive des catégories éthiques ou esthétiques à cette oeuvre narrative maîtresse de Marguerite[4]. Les jugements ont alors divergé: certains[5], fondés

---

[1] A titre d'exemple, on peut consulter l'esquisse historique faite par K. K u p i s z, *Autour de la technique de l'"Heptaméron"*, [dans:] *La nouvelle française à la Renaissance*, études réunies par L. Sozzi, Genève, 1981.

[2] Voir ce qu'en dit N. C a z a u r a n, *L'"Heptaméron" de Marguerite de Navarre*, Paris 1976, 1 chap.

[3] On peut suivre cette réception d'improbation dans P. J o u r d a, *Marguerite d'Angoulême. Duchesse d'Alençon, Reine de Navarre (1492-1549). Etude biographique et littéraire*, Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1930, t. 2, chap. 1.

[4] Cf. par exemple P. J o u r d a, *op. cit.* ou K. K a s p r z y k, *L'amour dans l'"Heptaméron": de l'idéal à la réalité*, [dans:] *Mélanges* [...] *R. Lebègue*, 1969. Signalons les approches sémiotiques qui constituent une voie peur-être encore modeste mais indépendante des deux citées ci-dessous (Ph. de L a j a r t e, *L'"Heptaméron" et la naissance du récit moderne, essai de lecture épistémologique d'un discours narratif*, "Littérature", février 1975, n° 17).

[5] Par exemple E. V. T e l l e, *L'oeuvre de Marguerite de Navarre, et la querelle des femmes*, Toulouse, Imprimerie toulousaine Lion et fils, 1937.

sur l'idée essentiellement fausse[6] qu'un devisant (le plus souvent Parlamente) est porte-parole de l'auteur, ont souligné le christianisme, le féminisme, l'humanisme, etc. de Marguerite; d'autres[7], renforcés par de discrètes analyses formelles, ont relevé l'ambiguïté de l'*Heptaméron*. Une étude des relations entre les discours des personnages permettra de voir s'il est possible d'en arriver aux conclusions interprétatives que l'on vient de mentionner[8].

Je prends comme objet d'étude la *Nouvelle 5*, choisie au hasard, la conversation qui la précède et celle qui la suit, puisque, contrairement à l'opinion généralement admise[9], les conversations des devisants ne semblent pas constituer un prolongement des *Nouvelles*, mais qu'elles les engendrent, ce qui répond d'ailleurs à l'idée du récit encadré. Analyser une nouvelle conjointement aux textes encadrants permet d'observer non seulement la relativisation que le thème de cette nouvelle subit lors du débat qui la suit, mais aussi la façon dont celle-ci découle du débat précédent. Ainsi me proposé-je d'étudier un tout cohérent qui paraît l'unité narrative de base dans l'*Heptaméron*[10].

* * *

Voyons comment s'initie le débat dans le récit qui précède la *Nouvelle 5*:

> Voyla, mes dames, qui devroit donner grande crainte à ceulx qui presument ce qu'il ne leur appartient et doibt bien augmenter le

---

[6] Comme le démontre, entre autres, M. T e t e l, *Marguerite de Navarre's "Heptameron": Themes, Language, and Structure*, Durham, NC, 1973, p. 168.

[7] Voir M. T e t e l, *op. cit.*; L. E. H. K l a u s e n b u r g e r, *Ambiguity in the "Heptameron": Structure and Technique*, Thèse University of Michigan, 1974.

[8] Le critère qui me permettra de juger de la valeur des discours est celui de la force persuasive. Qu'il s'agisse d'une discussion académique ou d'une conversation de salon, dès qu'il y a débat, les interlocuteurs parlent non seulement pour le plaisir de parler, mais aussi, et surtout, pour convaincre les autres des thèses qu'ils soutiennent. Ainsi, une démonstration rationnelle, développée et logiquement conduite, me paraît-elle plus importante (plus convaincante) qu'une réaction émotive qui traduit le vécu du personnage plutôt qu'elle n'apporte d'idée pertinente au débat.

[9] Cf. P. J o u r d a, *op. cit.*

[10] Il s'ensuit que l'analyse des nouvelles seules, dans l'abstrac-

> cueur aux dames, voyans la vertu de ceste jeune princesse et le bon sens de sa dame d'honneur. Si à quelqu'une de vous advenoit pareil cas, le remede y est ja donné[11].

Dans cet énoncé d'Ennasuicte nous trouvons plusieurs éléments intéressants de notre point de vue: un propos instructif (moralisant) sur le vice de l'homme (héros de la *Nouvelle 4*), un propos instructif sur la vertu de la femme (héroïne de la *Nouvelle 4*), et une proposition de conduite, adressée aux devisants. Les deux premiers peuvent être envisagés ensemble grâce au caractère moralisant qui leur est propre et que confère l'emploi du verbe modal "devoir". Celui-ci implique une certaine norme éthique inhérente au sujet parlant et susceptible d'être partagée par d'autres locuteurs ou de ne pas l'être. Il n'en est pas de même avec la proposition de conduite où le verbe "être" à l'indicatif présent traduit une certitude donnée une fois pour toutes, une vérité statique qu'on ne peut mettre en question.

Le résumé évaluatif d'Ennasuicte comporte donc trois éléments dont deux sont ouverts au dialogue (les deux propos moralisateurs), alors que le troisième semble y être fermé (la proposition de conduite). Voyons de quelle façon d'autres devisants exploitent ces opinions. Voici la réaction d'Hircan:

> Il me semble [...] que le grand gentil homme, dont vous avez parlé, estoit si despourveu de cueur, qu'il n'estoit digne d'être ramentu; car, ayant une telle occasion, ne debvoit, ne pour vielle ne pour jeune, laisser son entreprinse. Et fault bien dire que son cueur n'estoit pas tout plein d'amour, veu que la craincte de mort et de honte y trouva encores place[12].

Dire que le héros de la *Nouvelle 4* était indigne d'être évoqué c'est diminuer simultanément l'exploit de l'héroïne. Par cet argument, Hircan conteste discrètement le sens que la narratrice voulait attribuer à sa nouvelle. L'insinuation ainsi

---

tion des récits encadrants, risque de fausser les interprétations. C'est ce qui a sans doute été à l'origine de l'argument de l'immoralité adressé à Marguerite.

[11] M a r g u e r i t e de N a v a r r e, *L'Heptaméron*, [dans:] *Conteurs Français du XVI^e siècle*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, éd. P. Jourda, 1971, p. 733.

[12] *Ibidem*, p. 733.

formulée, qui exigerait une réaction de défense de la part d'Ennasuicte, entraîne une conséquence importante et inattendue: le récit de cette devisante, conçu comme exemple de comportement qui devait servir de "remède", perd sa valeur instructive. La vérité statique du discours d'Ennasuicte qui devait rester en dehors de la discussion se trouve ainsi réintégrée dans celle-ci et subit une interprétation singulière.

Parallèlement à ce développement polémique qui paraît fondamental, Hircan exploite encore le vice du héros qu'il éclaire d'une toute autre lumière: la narratrice de la *Nouvelle 4* manifestait la crainte due aux excès dans le comportement du héros; Hircan, en revanche, exprime son mépris suscité par la faiblesse du héros. Nous assistons donc à deux points de vue opposés, ce qui n'apporte certainement rien de neuf à notre connaissance de l'*Heptaméron*[13], mais qui nous invite à examiner la façon dont les devisants s'en prennent à défendre leurs thèses et, en conséquence, à convaincre leurs interlocuteurs (le lecteur y compris) de la justesse de celles-ci.

Attaquée, Ennasuicte garde le silence; c'est Nomerfide qui prend la parole:

> Et que eust faict ce pauvre gentil homme, veu qu'il avoit deux femmes contre luy?[14]

Nous observons ici un changement de perspective: Nomerfide défend celui qui dès le début du dialogue a été qualifié de vicieux pour avoir prétendu à ce qui ne lui appartenait pas. Toutefois, ce n'est pas le vice du héros qu'elle relève, mais bien le caractère insurmontable de l'obstacle qui s'est dressé devant lui. Elle soulève ainsi une opinion qui lui est propre et qui s'oppose non seulement au point de vue d'Hircan, mais aussi à celui d'Ennasuicte, même si apparemment elle apporte un appui à cette dernière. Une troisième vérité glisse dans le dialogue[15]. Cette constatation nous amène à une remarque intéressante. Les critiques[16] ont tendance à ranger

---

[13] Voir à titre d'exemple K. K u p i s z, *op. cit.*

[14] *L'Heptaméron*, p. 733.

[15] K. K u p i s z, *op. cit.* en note deux: "Nous sommes toujours en face d'une double vérité ou plutôt en présence d'une réalité à double face" (p. 389).

[16] Cf. N. C a z a u r a n, *op. cit.*, p. 91.

Nomerfide dans le "camp" des femmes qui défendaient, entre autres, les droits de leur sexe. Or, d'après ce que nous venons de voir, ce personnage, sans adhérer au "camp" des hommes libertins, ne soutient pas non plus le groupe de Parlamente. Nous pouvons donc avancer, sans aspirer à une conclusion définitive, qu'il est dangereux de fixer des groupes de personnages avec des limites infranchissables dans un cercle de devisants dynamique où chacun adopte divers rôles en fonction des circonstances contextuelles.

Par contraste à l'énoncé émotif de Nomerfide, la réponse d'Hircan demeure décidément affirmative:

> Il debvoit tuer la vielle [...]; et quand la jeune se feut veue sans secours, eust esté demy vaincue[17].

Hircan ne se limite donc pas à répondre à la question de Nomerfide; il présente en outre une explication supplémentaire de sa thèse. Remarquons que ce texte garde la sobriété d'un discours théorique à la troisième personne et ne comporte pas de termes évaluatifs.

La réaction de Nomerfide constitue un tournant dans la conversation:

> Tuer! [...]; vous vouldriez doncques faire d'un amoureux ung meurdrier? Puis que vous avez ceste oppinion, on doibt bien craindre de tumber en voz mains[18].

La possibilité du meurtre dans la conquête amoureuse, qui n'était pas incluse dans la nouvelle mais qui a été introduite, tel un prolongement théorique de celle-ci, dans la discussion par Hircan, devient ici le problème central. Ce qui a été considéré de façon instrumentale comme moyen conduisant à un but sans qu'un jugement de valeur quelconque l'accompagne, est maintenant réprouvé. Avec l'apparition de la deuxième personne, la conversation s'éloigne petit à petit du thème de la nouvelle pour glisser dans le domaine des relations personnelles entre les devisants: tandis que la question posée ci-dessus par Nomerfide restait encore à la limite entre le sujet de

---

17 *L'Heptaméron*, p. 733.

18 *Ibidem*, p. 733.

la nouvelle et la vie privée d'Hircan, la phrase suivante qui est un jugement de valeur vise uniquement le mari de Parlamente. Or, un tel jugement correspond au manque d'arguments théoriques susceptibles de maintenir le dialogue, ce qui constitue une abdication sur le champ de bataille verbale. Nomerfide abdique.

Hircan cependant n'a pas encore dit le dernier mot. Il répond à Nomerfide sur le même ton de sobriété:

> Si j'en estois jusques là [...], je me tiendrois pour deshonoré si je ne venois à la fin de mon intention[19].

L'unité du ton et le caractère théorique sont propres non seulement à cette phrase, mais aussi, comme nous avons pu le constater, à tous les discours prononcés par Hircan, et c'est ce qui lui garantit le triomphe sur Nomerfide. Pourtant, on peut relever une particularité de ce fragment: au début, Hircan critiquait un acteur de la Nouvelle, maintenant il se défend lui-même. Relativisé par rapport à Hircan, le héros en question est en même temps éclairé d'une lumière plus favorable qu'il ne l'était au commencement de la conversation.

Avant de tirer des conclusions sur le débat, analysons encore deux autres discours qui seront peut-être susceptibles de nuancer ou de préciser nos observations. Voici que Geburon prend la parole, juste après le dernier énoncé d'Hircan:

> Trouvez-vous estrange que une princesse, nourrye en tout honneur, soit difficile à prendre d'un seul homme? Vous devriez doncques beaucoup plus vous esmerveiller d'une pauvre femme qui eschappa de la main de deux[20].

Envisagés ensemble, tous les discours analysés jusqu'ici, indépendamment du devisant qui le tient, sont liés les uns aux autres dans une relation dialectique. J'entends par là que, découlant l'un de l'autre dans un rapport thématique direct, caractérisé par l'opposition et le dynamisme[21], ils s'engen-

---

[19] *Ibidem*, p. 733.

[20] *Ibidem*, p. 733.

[21] P. F o u l q u i é, *La Dialectique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1971, p. 124, d'après P. A. H a l l i d a y, *The "Heptameron": A Reading as a Romance*, Thèse Princeton University, 1978, pp. 17-18.

drent mutuellement. Or, l'énoncé de Geburon ne découle pas dialectiquement du propos d'Hircan, il n'est pas une prise de position par rapport à celui-ci: nous avons affaire à une intervention dont le but est de mettre fin à une conversation devenant trop violente. Thématiquement, l'énoncé de Geburon renoue avec le deuxième propos avancé par Ennasuicte, à savoir la vertu de la femme, mais ce n'est pas pour en faire un éloge. Le cas de celle-ci se trouve relativisé par rapport à un autre cas, encore plus digne d'admiration. Remarquons enfin que la deuxième personne du pluriel qui semble s'adresser à tout le public sans qu'il y ait un destinataire explicite concret, s'adresse implicitement à Ennasuicte qui a été la seule dans le débat à s'émerveiller de la vertu de la princesse.

Le jeu des pronoms personnels paraît intéressant quand on passe de l'énoncé de Geburon à celui d'Ennasuicte que voici:

> Geburon, [...], je vous donne ma voix à dire la cinquiesme Nouvelle; car je pense que vous en sçavez quelqu'une de ceste pauvre femme, qui ne sera point fascheuse[22].

Ici, la deuxième personne du pluriel s'adresse explicitement à Geburon qu'Ennasuicte engage à raconter une nouvelle. Or, cet engagement traduit simultanément une certaine impuissance de cette devisante à défendre son propre point de vue. Tout compte fait, les adversaires du vice semblent subir un échec dans ce débat: d'une part, leurs commentaires évaluatifs ne résistent pas aux raisonnements lucides et cohérents d'Hircan; d'autre part, le comportement du héros de la nouvelle discutée se trouve relativisé par rapport à un cas plus controversable et acquiert ainsi un certain crédit moral; enfin, cette impuissance que nous venons de mentionner prend corps dans le don de la voix[23] où le verbe "penser", renvoyant au raisonnement discursif, fonctionne comme substitut de l'argumentation, et ceci ne fait que confirmer cette impression d'insuccès.

---

[22] *L'Heptaméron*, p. 733.

[23] L'expression est de M. M. La Garanderie, *Le dialogue des romanciers. Une nouvelle lecture de l'"Heptaméron"*, "Archives des lettres modernes" 1976, nº 168.

Puisque les devisants n'ont pas cherché à parler de la vertu de la femme et qu'ils ont décidé de l'illustrer par une autre histoire, rien ne prouve qu'ils ont tous perçu l'évidence de cette qualité que la *Nouvelle 4* devait apparemment mettre en valeur. Ainsi la conversation que nous examinons finit-elle par le triomphe du libertin Hircan, tandis que la quête des arguments en faveur de la vertu est suspendue jusqu'à la nouvelle et la conversation suivantes.

Nous voyons aussi d'après cette analyse de quelle façon la *Nouvelle 5* s'introduit dans le texte. Elle s'impose avant que tous les problèmes annoncés dans le résumé évaluatif se soient discutés, avant donc que la conversation soit terminée. Elle constitue dans celle-ci une nouvelle source d'arguments en faveur du problème que les interlocuteurs n'ont finalement pas abordé. Il est clair aussi que la *Nouvelle 5*, ainsi signalée par Geburon, ne fonctionne pas dans l'esprit des devisants comme une simple répétition thématique de la *Nouvelle 4*[24]; quoiqu'elle soit censée traiter du même thème de la vertu féminine, elle présente celle-ci sous une forme multipliée. Il s'agit donc d'une répétition en progression thématique.

Dans le fragment suivant Geburon fait une introduction à la *Nouvelle 5:*

> Puis que vous m'avez esleu à partie [...], je vous diray une histoire que je sçay, pour en avoir faict inquisition veritable sur le lieu; et par là vous verrez que tout le sens et la vertu des femmes n'est pas au cueur et teste des princesses, ny toute l'amour et finesse en ceulx où le plus souvent on estime qu'ils soyent[25].

On sait que Geburon n'a pas été choisi pour conter la suivante nouvelle mais qu'il s'est presque imposé lui-même afin d'apaiser un dialogue devenant trop violent. Toutefois, il se comporte comme s'il avait effectivement été désigné par les autres à assumer la fonction narrative, il reprend donc son rôle conventionnel de conteur. Il présente une seule thèse:

---

[24] Pour schématiser, P. Jourda, (*op. cit.*, p. 923) distingue deux sortes de *Nouvelles* du point de vue de l'enchaînement qui existe entre elles: *Nouvelles* par contraste et *Nouvelles* par analogie.

[25] *L'Heptaméron*, p. 733.

il oppose la vertu innée d'une batelière à la vertu acquise des princesses.

Envisageons maintenant la *Nouvelle 5* et les possibilités interprétatives qu'elle offre. Soulignons d'abord que le narrateur affirme qu'il a été témoin des événements contés ce qui signifie qu'aucune interprétation intermédiaire n'a pu glisser entre lui et ces événements[26]. Thématiquement, le récit de Geburon se compose de deux parties de longueurs à peu près égales. La première d'entre elles présente l'action d'une femme dite vertueuse, ce qui répond au contenu de l'introduction à la nouvelle; la deuxième, en revanche, évoque le sort partagé par les victimes de la vertu. Contrairement à l'introduction qui n'annonce qu'un seul thème, la nouvelle en comporte donc deux: c'est la première distorsion susceptible d'une exploitation lors du débat.

La façon de présenter les héros n'est pas moins significative. Le narrateur s'occupe de la batelière surtout dans la première partie du récit. Il la qualifie de "saige et fine"; quand les Cordeliers la "prient d'amours", elle leur "feit la response qu'elle devoit". La suite de l'histoire montre que cette réponse est négative. Or, la technique narrative des points de vue[27] ne permet pas, dans le cas de ce "devoir", de préciser s'il s'agit là d'un commentaire du narrateur ou bien d'une conviction de l'héroïne rapportée par le narrateur. Remarquons d'autre part que, dans cette première partie de la nouvelle de Geburon, ce qui est p r é s e n t é effectivement, c'est la ruse de la batelière, et que, dans la deuxième partie de cette nouvelle, c'est l'intransigeance de l'héroïne que le narrateur nous montre. Ses motifs d'action ne sont pas sujets à l'analyse et chaque auditeur (lecteur) peut en décider individuellement. Rappelons-nous que dans son introduction, Geburon a essayé d'imposer aux devisants (et au lecteur) sa propre vision de la motivation de la batelière: la vertu innée devait déterminer les actes de

---

[26] H. G. C o l l i n s, *The Fiction of Truth: a Study of the "Heptameron" of Marguerite de Navarre,* thèse Rutgers University the State University of New Jersey, 1975.

[27] Pour la théorie, voir J. L i n t v e l t, *Essai de typologie narrative,* J. Corti, 1981; l'application de cette méthode, voir N. C a z a u r a n, *op. cit.*

celle-ci. Plus loin nous verrons la manière dont les devisants réagissent vis-à-vis de cette proposition d'explication.

Dans la façon de présenter, le vice des Cordeliers n'est pas un trait sur lequel le narrateur insiste particulièrement. Relevons les éléments qui servent à leur caractéristique. Ce n'est qu'à deux moments que le narrateur emploie, dans des discours auctoriels[28], des qualificatifs dépréciatifs: "folz et malitieux" (première partie du récit) "deux loups enraigez" (deuxième partie du récit). Cependant Geburon utilise également des expressions construites avec l'épithète "pauvre", qui, quoique contenues dans des discours dont le statut narratif n'est pas net[29], traduisent par leur fréquence, indépendamment de l'ironie qu'ils peuvent porter, une certaine compassion du narrateur à l'égard des Cordeliers: "pauvres religieux", "pauvres frères", "pauvres prisonniers". Dans la première partie de l'histoire, le seul péché des Cordeliers est qu'ils désirent la batelière et qu'ils ne lui laissent pas la possibilité de refuser. A part ceci ils se comportent envers elle de façon très galante: ils "vindrent à la prier d'amours", "elle ne saurait leur demander chose qu'ils n'octroiassent", "luy promisrent tres voluntiers", "trouverent sa requeste tres juste". Dans la deuxième partie de l'histoire le narrateur présente, mêlée au motif de la punition du méfait, une critique du comportement des Cordeliers. Mais, chose intéressante, tous les propos critiques sont compris dans des discours des acteurs rapportés par le narrateur, introduits par des formules telles que: "les ungs disoient", "les autres disoient", "puis une autre voix cryoit". Grâce au discours rapporté, le narrateur peut se détacher des jugements qui y sont inclus. Enfin, n'oublions pas qu'en conséquence de la punition les Cordeliers se repentissent et deviennent honnêtes, le denoûment est donc une sorte de révalorisation des héros.

---

[28] D'après J. L i n t v e l t, *op. cit.*, j'entends par discours auctoriel tout discours narratif dans lequel le monde présenté est filtré par la conscience du narrateur, donc tout discours narratif qui s'organise selon le point de vue du narrateur.

[29] Il s'agit de discours étant à la limite entre discours auctoriels (voir note 28) et discours actoriels (cf. J. L i n t v e l t, *op. cit.*, pp. 37-40) qui s'organisent selon le point de vue d'un acteur.

Nous pouvons donc conclure que si la batelière n'est pas présentée dans l'histoire comme vertueuse, les Cordeliers n'y sont pas plus dépeints comme vicieux. L'attitude du narrateur dans la *Nouvelle* 5 consiste donc à ne pas entrer dans la sphère des motivations et à ne juger les héros que de façon ambivalente. Les interprétations morales des devisants pourront jaillir dans tous les sens.

Le résumé évaluatif, conventionnel des l'Heptaméron, est nécessairement l'étape suivante à laquelle procède Geburon:

> Je vous prie, mes dames, pensez, si ceste pauvre basteliere a eu l'esprit de tromper l'esperit de deux si malitieux hommes, que doyvent faire celles qui ont tant leu et veu de beaulx exemples, quant il n'y auroit que la bonté des vertueuses dames qui ont passé devant leurs oeilz, en la sorte que la vertu des femmes bien nourryes seroit autant appelée coustume que vertu? Mais de celles qui ne savent rien [...] et qui [...] gardent soigneusement leur chasteté, c'est là où on congnoist la vertu qui est naifvement dedans le cueur, car où le sens et la force de l'homme est estimée moindre, c'est où l'esperit de Dieu faict de plus grandes oeuvres. Et bien malheureuse est la dame qui ne garde bien soigneusement le tresor qui luy apporte tant d'honneur, estant bien gardé, et tant de deshonneur au contraire[30].

C'est ici que Geburon éclaire sa nouvelle d'une lumière qu'il a signalée, encore vaguement, dans son introduction: il développe le thème de la vertu innée. Son raisonnement, qui a pour but de convaincre les autres devisants, connaît, au niveau des moyens de persuasion, une progression nette: d'abord une invitation discrète à la réflexion ("Je vous prie, pensez"), ensuite l'évidence de la question rhétorique, enfin des énoncés affirmatifs avec des éléments évaluatifs. La thèse de Geburon sur la vertu semble irréfutable. Son résumé constitue une clôture définitive de la nouvelle. La suite de la conversation prouve une approbation tacite de la thèse présentée, car aucun interlocuteur ne s'exprime sur la vertu de la batelière. Or nous avons vu dans l'analyse de la nouvelle que la vertu n'en est pas vraiment le thème, mais qu'elle fait partie de l'ensemble de motivations possibles de l'héroïne. En conséquence, les devisants se retrouvent devant les deux

---

[30] *L'Heptaméron*, p. 736.

thèmes réels de la nouvelle, et le résumé de Geburon, sans les inciter à une prise de position, les laisse libres d'interpréter ces thèmes selon leur point de vue.

La réaction de Longarine qui suit le résumé de Geburon confirme cette idée:

> Il me semble, Geburon, que ce n'est pas grand vertu de refuser ung Cordelier, mais que plus tost seroit chose impossible de les aymer[31].

Indirectement, Longarine s'attaque ici au rang social des Cordeliers. Elle propose une autre motivation du comportement de la batelière: ce n'est plus la vertu qui détermine l'attitude de l'héroïne à l'égard de chaque homme, paysan ou prince, mais bien la répugnance, propre tout autant à une pauvre batelière qu'à une femme bien née, pour des hommes définis du point de vue social que sont les Cordeliers. Evitant la discussion sur la vertu innée, Longarine prolonge le dialogue dans une autre direction et, vu la modalité de son énoncé, le laisse ouvert.

Geburon se rend vite compte de la lacune dans son raisonnement; c'est lui qui prend la parole pour contester l'argument de Longarine:

> Longarine, [...], celles qui n'ont poinct accoustumé d'avoir de tels serviteurs que vous, ne tiennent poinct fascheux les Cordeliers; car ilz sont hommes aussy beaulx, aussy fortz et plus reposez que nous autres, qui sommes tous cassez du harnoys; et si parlent comme anges, et sont importuns comme diables; parquoy celles qui n'ont veu robbes que de bureau sont bien vertueuses, quant elles eschappent de leurs mains[32].

Afin de défendre sa thèse sur la vertu innée, Geburon fait un éloge des Cordeliers: il espère assurer ainsi le lien entre la motivation de la batelière, non précisée dans le monde présenté de la nouvelle, et l'action de l'héroïne dans celui-ci, régie directement par la ruse et l'esprit de ce personnage. Or, ce discours se compose de deux parties: dans la première (qui s'arrête sur la comparaison "comme diables") sont

---

[31] *Ibidem*, p. 736.

[32] *Ibidem*, p. 736.

énumérées différentes qualités des Cordeliers; la deuxième ("parquoy... de leurs mains") constitue une conséquence logique de la précédente - les qualités mentionnées des Cordeliers témoignent de l'existence de la vertu innée chez la batelière. Nous constatons que seule la première partie est une réponse à l'argument de Longarine; dans la deuxième, en revanche, Geburon emploie le verbe "eschappent"[33] qui est du même registre sémantique que les substantifs ruse, finesse, esprit. Il en résulte une divergence conceptuelle entre la cause et la conséquence, ce qui affaiblit la puissance de persuasion du discours en question, suspend la thèse sur la vertu innée, laisse ouverte l'interprétation de la nouvelle et provoque la réaction de Nomerfide que voici:

> Ha, par ma foy, vous en diray ce que vous vouldrez, mais j'eusse myeulx aymé estre gectée en la riviere que de coucher avecq ung Cordelier[34].

Si les trois énoncés suivant la *Nouvelle* 5 que nous avons examinés jusqu'à maintenant étaient des discours théoriques à la 3e personne du singulier, dont le contenu se manifestait dans l'abstraction totale de la vie privée des devisants, les propos ci-dessus rompent ce caractère discursif. Nomerfide réagit violemment contre l'idée d'une relation sexuelle avec un Cordelier. Or, elle ne se prononce pas sur la vertu qui lui ferait refuser cette relation, mais bien, implicitement, sur le dégoût que lui inspirerait un tel partenaire. Elle manque d'arguments théoriques qu'elles pourrait opposer aux qualités des Cordeliers, elle en manque aussi pour justifier les causes de son éventuel refus. En conséquence, son discours plonge dans la sphère personnelle où il entre en relation avec les deux discours qui le précèdent. D'abord ("vous en diray... vouldrez") Nomerfide tranche la question de la vertu innée en instaurant des limites subjectivement (ce qui implique l'absence d'explication rationnelle) infranchissables entre deux perceptions différentes d'un même phénomène; puis (la suite de la phrase) elle renoue avec l'idée suggérée plus tôt par Longarine (impossibilité de coucher avec un Cordelier).

---

[33] Maints dictionnaires évoquent ce sens du verbe *échapper:* "S'enfuir (d'un lieu), *fausser* compagnie à (qqn)", v. *Le Petit Robert* ou *Trésor.*

[34] *L'Heptaméron*, p. 736.

Aucun devisant ne vient soutenir la thèse de Geburon. Par contre, comme le discours de Nomerfide paraît hautement émotif, Oisille y trouve moyen de taquiner sa compagne. Citons cet échange de paroles entre les deux devisantes:

OISILLE: Vous sçavez doncques bien nouer?
NOMERFIDE: Il y en a qui ont refusé des personnes plus agreables que ung Cordelier, et n'en ont poinct faict sonner la trompette.
OISILLE: Encores moins ont-elles fait sonner le tabourin de ce qu'elles ont faict et accordé[35].

Il doit exister une certaine tension entre les deux femmes, une tension qui augmente. Interpellant Nomerfide par des paroles ambiguës et allusives, Oisille enfreint en quelque sorte les règles du jeu fixées dans le Prologue. Le dialogue des devisants qui, suivant celles-ci, était censé faire ressortir diverses opinions sur le thème de la nouvelle, dérape donc ici vers un échange de paroles personnelles qui, sans perdre leur charme de conversation naturelle, n'ajoute aucun élément explicatif supplémentaire dans le débat sur la vertu.

Du fait que les rapports entre Oisillie et Nomerfide ne sont pas très clairs, Geburon décide de se mêler à la conversation:

Je voys bien que Nomerfide a envye de parler; parquoy je luy donne ma voix, affin qu'elle descharge son cueur sur quelque bonne Nouvelle[36].

La relation qui s'établit entre ce discours et le dialogue qui le précède est, sur le plan thématique, tout à fait contingente: Geburon ne parle pas pour présenter un point de vue original dans la conversation. Son intervention a pour but de mettre fin à la tension entre les deux devisantes: il procède au don de la voix. Soulignons que l'arbitraire de son rôle est ici particulièrement sensible. Geburon fait semblant de constater empiriquement l'envie de parler que trahit Nomerfide; or Oisille a déjà conté sa nouvelle dans cette journée, la constatation de Geburon ne peut donc pas être autre

[35] *Ibidem*, pp. 736-737.
[36] *Ibidem*, p. 737.

s'il veut respecter les règles du *Prologue* (chaque devisant raconte une histoire dans une journée). Optant pour le don de la voix, Geburon abandonne en même temps sa thèse sur la vertu innée dont l'importance lui paraît inférieure à celle de la solution du conflit. Et ceci est fort significatif du point de vue de l'interprétation, car, dans une deuxième conversation de suite, les arguments en faveur de la vertu subissent un insuccès[37].

Dans la discussion de la *Nouvelle* 5, les devisants disposaient de la pleine liberté d'interpréter l'action de l'héroïne. Deux interprétations se sont affrontées, mais leurs partisans n'ont pas réussi à se convaincre réciproquement au cours du dialogue qui débouche sur un échange de propos personnels conflictueux.

* * *

Nous avons procédé à une analyse des dialogues des devisants tels qu'ils se développent à travers leurs discours. Nous avons pu observer que, au niveau d'une unité narrative de base[38], la relation dialectique qui met en jeu contraste, opposition, dynamisme est celle qui prédomine dans les débats, mais que, à un moment de ceux-ci, elle cède la place à une relation contingente qui s'établit entre les discours qui ne sont pas thématiquement liés l'un à l'autre. Les deux conversations que nous avons étudiées sont, à des moments différents, brusquement coupées; le don de la voix interrompt l'échange spontané de paroles. Nous savons par ailleurs[39] que le don de la voix est une des règles que les devisants ont établies avant d'entamer les narrations et les dialogues. Le don de la voix relève du domaine du jeu et sa présence dans le texte met en relief la conséquence avec laquelle l'Auteur fait respecter aux personnages les règles imposées d'avance. Ainsi,

---

[37] Nous n'analysons pas le dernier discours de la conversation de la *Nouvelle* 5 lequel est une introduction à la *Nouvelle* 6. Ce discours, évoquant des nuances thématiques propres à cette nouvelle, devrait, ce nous semble, être envisagé avec celle-ci et le débat qui la suit, conformément à ce que nous avons dit à propos du texte de l'*Heptaméron* au début de notre travail.

[38] Par opposition à la dimension globale de l'oeuvre.

[39] Cf. *Le Prologue I*; mise au point synthétique: M. M. La Garanderie, *op. cit.*, p. 18-19.

ce sont les lois internes qui régissent le texte et l'expliquent, c'est le jeu qui structure le monde romanesque.

Notre conclusion, d'ordre formel, paraît d'autant plus suggestive lorsque nous pénétrons dans le domaine de l'interprétation thématique. Nous avons vu que les deux conversations sont interrompues avant que l'argumentation en faveur de la vertu ait pris, dans le discours d'un devisant quelconque, une forme susceptible de s'imposer aux esprits comme une évidence incontestable. Tout au contraire, dans le premier débat, c'est le libertinage d'Hircan qui triomphe, dans le deuxième, c'est le conflit personnel entre Nomerfide et Oisille. D'autre part, la nouvelle narrée par Geburon n'est point une illustration de la vertu, mais une histoire qu'on peut interpréter de diverses manières. Même si deux, ou plus, idéologies sont effectivement présentes dans le texte, il y en a une qui, par la force de persuasion mise à son service, l'emporte nettement sur l(es) autre(s). Et à ce moment-là le texte cesse d'être ambigu. Loin de prétendre à un jugement définitif sur l'*Heptaméron* entier, nous sommes enclin à supposer qu'une étude suivie de relations entre les discours des devisants permettrait non seulement de découvrir les lois internes qui régissent l'univers romanesque de cette oeuvre, mais aussi de déceler peut-être les limites de l'ambiguité, immanentes au texte, telles qu'elles se dessinent dans la conversation précédant la *Nouvelle 5*.

Université de Łódź
Pologne

Witold Konstanty Pietrzak

GRANICE DWUZNACZNOŚCI? - ANALIZA FRAGMENTU *HEPTAMERONU*

Celem niniejszej pracy jest zbadanie *Noweli* 5 i otaczającego ją tekstu ramowego (debaty 4 i 5) pierwszego dnia *Heptameronu* pod kątem wniosków dotyczących interpretacji tematycznej, jakie wynikają z dyskusji opowiadających. Autor zakłada, że uczestnicy każdej dyskusji wypowiadają się, aby przekonać innych o słuszności swego stanowiska i że argumentacja rozumowa przeprowadzona w sposób logiczny jest bardziej przekonywająca niż reakcje emocjonalne będące raczej odzwierciedleniem przeżycia podmiotu mówiącego niż znaczącą myślą w konwersacji.

Badając kolejne wypowiedzi narratorów z punktu widzenia stosunków, w jakich pozostają między sobą, autor dochodzi do wniosku, że:

a) reguły wewnętrzne dzieła (ustalone w *Prologu I*) decydują o jego strukturze;

b) ideologia libertyńska jest tą, która narzuca się czytelnikowi z największą oczywistością jako ideologia dzieła (wbrew stanowisku niektórych krytyków).

Wnioski te mogą być przyczynkiem do pracy o szerszym zakresie, która by je ugruntowała i sprecyzowała, jak również określiła granice dwuznaczności, jakiej krytycy od kilkunastu lat doszukują się w *Heptameronie*.